

Mélite
ou
les Fausses Lettres

décembre 1629, à Paris, au théâtre du Marais

Lettre dédicatoire à monsieur de Liancourt

Comme il le fera souvent par la suite, dans la lettre dédicatoire, Corneille joue avec le titre : *Mélite* est à la fois une personne et une pièce de théâtre, et le dédicataire est censé avoir protégé l'une et l'autre quand elles sont arrivées à Paris. On voit donc que Corneille aime les jeux de mots et les finesses artistiques ou les mises en abyme. Et ce dès les premières lignes de la première édition de la première pièce.

Corneille prétend que le succès de sa pièce est dû à l'influence de monsieur de Liancourt. Cette prétention est de la flatterie. Même si monsieur de Liancourt a été un champion de la pièce, et qu'il est un homme bien en vue (et un familier du roi Louis XIII), Corneille pense sans doute que son œuvre y est pour quelque chose dans le succès qu'elle a connu, c'est-à-dire que sa pièce en elle-même est bonne et est la cause première du succès qu'elle a connu. En tout cas, tant de pages qui suivront pour *introduire* tant d'autres pièces montrent qu'il était non seulement fier de ses succès, mais qu'il croyait qu'ils dépendaient de la finesse de ce qu'il avait créé. Malgré ce que je lis ici, je crois que cette opinion est déjà celle de l'auteur. On le devine au moins à partir des dernières phrases.

On se trouve donc dès le début face au genre flatteur qu'est celui de la lettre dédicatoire. La sincérité des auteurs et la naïveté des dédicataires ne peuvent pas être supposées, au contraire.

Au lecteur

Plusieurs pièces publiées de Corneille sont précédées un texte dédié au lecteur, alors que certaines n'ont même pas de lettre dédicatoire. Il me semble que l'auteur, un homme de théâtre si jamais il y en a eu, même s'il n'a pas été comédien, sent bien la différence entre la pièce jouée (laquelle a été vue en principe par le dédicataire et le défenseur) et la pièce lue qui s'adresse pour ainsi dire au lecteur.

En tout cas, ce texte s'adresse au lecteur plutôt qu'au spectateur. On y fait entendre, je le répète en notant cette fois les mots mêmes de Corneille, une conscience aiguë de la différence entre les deux. Il me semble clair qu'il suppose une attitude plus critique et plus consciente de la part de son lecteur typique que de son spectateur typique. Cela suppose donc qu'il y a donc pour ainsi dire des étages ou des couches à ses textes.

En tout cas, Corneille tient à signaler que s'il y a des naïvetés à son style, cela est voulu. Or à cette occasion, il distingue entre deux sortes de lecteurs : les amis et les ennemis. (Mais cela doit pour ainsi dire être valide pour les spectateurs aussi.) On voit donc que dès le début, non seulement les pièces de Corneille sont l'objet d'enthousiasmes (et de succès populaire et de recettes respectables, les deux derniers étant une préoccupation constante de l'artiste *bourgeois* qu'est Corneille), mais

aussi elles sont visées par des critiques, et comme il le dit, des gens envieux. Or dès le début aussi, il tient à répondre au moins un peu à ceux qui sont ses *adversaires* : les critiques sont sujets à être critiqués, et les envieux reconnus comme tels.

Je signale qu'il cherche à s'amadouer ses lecteurs entre autres, en appelant ses amis à défendre la pièce qu'ils ont aimée contre les critiques des envieux et les *critiqueux*, comme on dit. Mais il utilise aussi une sorte d'humilité en montrant qu'il sait qu'il s'offre aux critiques. Mais son humilité est quand même tempérée par le fait qu'il se compare à Ronsard et à Malherbe.

Ce paratexte a disparu après la première édition.

Argument

Il me semble intéressant que Corneille offre une sorte de résumé de sa pièce. J'y vois un signe qu'il est conscient de la complexité de ses récits. Par ailleurs, cet autre paratexte lui aussi a disparu plus tard.

Examen

Ce texte et tous les autres qui portent ce titre appartiennent à une édition subséquente et finale des pièces de Corneille. Mais sauf exception, le texte de la pièce que je lis et commente est celui de la première édition.

Corneille a vingt-trois ans lorsqu'est jouée sa première pièce, soit « son coup d'essai ». Il écrira et fera joué des

pièces jusqu'à l'âge de 68 ans, soit *Suréna* en 1674. On peut dire qu'il a consacré l'essentiel de sa vie au théâtre, et surtout le début de celle-ci, alors qu'en moyenne il écrit et publie une pièce tous les ans. Mais il a changé pour ainsi dire de carrière plus tard dans sa vie : il a quitté la vie de dramaturge au moins deux fois. Cependant, chaque fois, il est demeuré artiste ou poète, mais producteur de poésie surtout religieuse. Pour une personne comme moi, et pour toute personne qui connaît le grand débat autour de la moralité et de la piété qui a lieu durant le XVIII^e, ce fait est important. À mon avis, Corneille est d'abord un artiste, et sa piété est, me semble-t-il, sociologique. En tout cas, et c'est une sorte d'évidence, mais une évidence qu'on ne doit pas perdre de vue, il n'est pas un janséniste, un Pascal, ou même un Bossuet.

Tout de suite, Corneille signale qu'il n'a pas respecté les règles qui régissent son art, mais il se dédouane en signalant qu'il ne savait pas qu'il y en avait. Je trouve cela assez fort en café, ou fort en rhétorique : cette affirmation est surprenante puisque quelqu'un qui connaissait assez le théâtre pour vouloir écrire des pièces ne pouvait pas être tout à fait ignorant de cet aspect de son art. Je veux bien que Corneille mette en avant son statut de provincial, mais quand même. En tout cas, Corneille aborde, et pour la toute première pièce, la question des règles et de la régularité moins qu'idéale de ses œuvres ; pour lui tout de suite, suggère-t-il, il y a eu le problème des règles et des gens qui, sans être du métier, sans avoir de vrai talent, prétendent contrôler ce qui plaît et donc les plaisirs de ceux qui créent (le dramaturge et les comédiens) et ceux qui en jouissent (les spectateurs). Il me semble aussi que, dès l'examen de sa première pièce, Corneille signale que son principe esthétique est ce qui marche selon le bon sens (et donc ce que d'autres ont fait avant lui) et ce qui

assure le succès et donc le plaisir. Il met aussi en avant donc le fait que la popularité de cette pièce a permis à Mondory d'établir son théâtre à Paris. Dès le début, suggère-t-il donc, il était du côté des praticiens et du public et du plaisir et non du côté des critiques.

Pour ce qui est de la règle de l'unité, il établit tout de suite que l'unité tient d'abord à l'intrigue, soit l'unité d'action. Pour ce qui est de l'unité de lieu, il reconnaît qu'on ne peut pas avoir une pièce qui se trouve dans des lieux trop séparés. Mais il ne le dit pas plus loin, s'il est permis de parler ainsi. Le concept de *trop séparé* est d'un magnifique flou artistique. On devine qu'il est régi lui aussi par l'unité d'action.

Il propose les raisons du succès de sa pièce : la nouveauté et la naïveté (c'est-à-dire le naturel) des propos. Pour ce qui est du naturel, on peut dire que du point de vue d'un contemporain, le texte de Corneille est bien peu naturel. (Et cela serait encore plus évident si on entendait comment on récitait les vers sur scène à cette époque.) Mais on ajoutera que Corneille signifie par cela que son style est plus simple que celui de la plupart des autres dramaturges de son époque, et, surtout peut-être, qu'il cherche peu à avoir des effets de rhétorique : c'est une façon de dire, me semble-t-il, que c'est l'action qui fonde la beauté de la pièce, et même le sens qu'elle peut avoir.

Les critiques que Corneille fait de sa propre pièce portent sur la *mécanique* de l'anecdote (ou sur le jeu des décisions, actions et réactions). Il me semble qu'il reconnaît une faiblesse ou un problème. Mais encore une fois, le principe d'évaluation est le plaisir, et pour Corneille le plaisir se trouve surtout dans le récit, dans sa cohérence et sa richesse. Mais cela peut causer une sorte d'effet secondaire problématique.

En passant, Corneille reconnaît que dans cette pièce, il y a un personnage qui est porteur de ce qu'on pourrait appeler le bon sens, soit Tircis, celui qu'il appelle « l'honnête homme de la pièce ». Cela suggère au moins deux choses : que Corneille a en tête une idée, ou un modèle général, de l'honnêteté (d'où cet aveu : « je la condamnais dès lors en mon âme ») ; puis que cette idée est à la base d'une hiérarchie morale ou d'une éthique normative, représentée par la pièce.

Corneille va jusqu'à dire que le cinquième acte est inutile parce que « l'action est terminée ». Encore une fois, cela implique que l'intrigue, l'anecdote, le jeu entre les personnages à partir de leurs caractères, de leurs émotions et de leurs intentions, que l'action donc est l'essentiel de la pièce. Cela ne signifie pas que le « message », ou la morale de la pièce, ne soit pas important, ou qu'il n'existe pas. Il me semble clair que dans ses remarques, et quant aux critiques qu'il examine, voire celles qu'il produit et accepte, Corneille focalise son attention sur ce qui appartient en propre à son art, soit la facture de la pièce en tant que récit et en tant que récit plaisant. Ce qu'on appelle l'intrigue...

Pour ma part, et tout en respectant les remarques de l'auteur, en tant que lecteur, je me permets d'être en désaccord avec lui. D'abord, et pour introduire ma remarque, je trouve que la pièce est mal titrée. Méliete n'est pas le centre de la pièce : c'est Éraste qui est le moteur de tout. Le sous-titre, « les Fausses Lettres », dit quelque chose de vrai et d'essentiel, soit qu'il y a de la fausseté au cœur de la vie et que le mensonge est un moyen de tromper, de punir et de manipuler dans le monde de l'amour. Et la fausseté est nécessaire parce que les humains sont des adversaires. Dès cette première pièce, Corneille semble vouloir représenter

cette *donnée* anthropologique et sa conséquence comportementale. (Voir entre autres son poème, publié avec *Clitandre*, sa prochaine pièce, poème qui finit avec le thème de l'œuvre, soit « que l'amour n'est que sottise ».) Aussi, après lecture et relecture, je baptiserais la pièce au moyen d'une autre sous-titre, « ou L'Ami jaloux » qui accompagnerait le vrai titre : *Éraste*.

Quoi qu'il en soit du titre et du sous-titre, je trouve que la pièce commence avec *Éraste*, son amour et sa déception amoureuse, qu'elle démarre avec sa jalousie, que tout l'action est commandée par ce qu'il fait et qu'il faut un cinquième acte pour *gérer* son cas en lui offrant une Cloris bien sensée, qui est prête à l'épouser une fois qu'il est guéri de ses prétentions et de sa folie passagère.

Corneille reconnaît que sa pièce ne respecte pas la règle stricte de l'unité de temps. Mais il me paraît clair que pour lui cette règle *officielle* est moins importante qu'une autre qu'il semble inventer, soit l'égalité des temps d'un acte à un autre. Il ajoute aussi qu'il y a une sorte de vraisemblance à respecter en tenant compte du temps entre les actes et l'espace que les personnages sont censés avoir traversé. Et voici les mots mêmes de Corneille. « Je sais bien que la représentation raccourcit la durée de l'action, et qu'elle fait voir en deux heures, sans sortir de la règle, ce qui souvent a besoin d'un jour entier pour s'effectuer ; mais je voudrais que pour mettre les choses dans leur justesse, ce raccourcissement se ménageât dans les intervalles des actes, et que le temps qu'il faut perdre s'y perdît, en sorte que chaque acte n'en eût, pour la partie de l'action qu'il représente, que ce qu'il en faut pour sa représentation. » En somme, Corneille signale que la règle de l'unité de temps a comme effet secondaire une invraisemblance qui peut être, voire qui est inévitablement, irritante pour un esprit bien tourné.

Le dernier paragraphe indique à quel point ces questions, intéressantes peut-être, nécessaires sans doute étant donné un certain public tatillon, sont secondaires pour Corneille. Aussi, je tiens à signaler que ces préoccupations n'ont jamais été aussi importantes pour un Shakespeare, voire que les règles étaient le cadet de ses soucis. Sa liberté très grande sur ce point semble même être devenue plus grande à mesure qu'il a pratiqué son art.

Mon résumé

Acte I – Éraste se plaint du pouvoir que Mélite a sur sa personne : elle le charme, mais elle refuse de satisfaire son amour en acceptant le mariage. Son ami Tircis doute que ses protestations soient tout à fait sincères, parce que cela fait partie de la rhétorique des amoureux, que rien ne prouve que sa plainte soit fondée et que Mélite ne soit pas un bon parti. Puis, il ajoute qu'il ne croit pas que le mariage avec une belle femme soit le but d'un sage en amour. Éraste prédit que Tircis abandonnera son réalisme cynique quand il rencontrera Mélite. / Éraste explique à Mélite pourquoi il lui présente Tircis, et le débat qui les oppose malgré leur amitié. Éraste et Mélite s'affrontent au sujet de l'amour de l'un pour l'autre. Tircis joint Éraste dans la louange de la beauté de Mélite. Mélite les quitte sans changer son discours sceptique. / À la suite de la demande d'Éraste, Tircis reconnaît que Mélite est attirante. Mais il assure à son ami inquiet que s'il est touché par elle, il n'ira pas jusqu'à la poursuivre à son tour ; il prétend qu'il s'assouvira seulement en paroles, mais pas du tout en actes. Une fois, Éraste parti, il suggère qu'il pourrait quand même trahir son ami. / Philandre chante la pomme à Cloris, qui lui répond du

tac au tac. / Tircis, qui a tout vu et entendu, signale qu'il est un mauvais témoin de l'amour entre les deux et surtout que Cloris a hâte que le mariage ait lieu entre elle et Philandre. À la suite de la demande de sa sœur, Tircis avoue qu'il est amoureux à son tour, mais c'est sans nommer Mélite.

Acte II – Éraste se plaint de ce que Tircis est amoureux de Mélite, et surtout de ce que Mélite l'est de Tircis ; mais il se reproche d'avoir été la cause de leur rencontre. Il détaille les comportements soupçonnables de Mélite. Il annonce qu'il va se moquer d'elle. / Mélite et Éraste s'affrontent, alors qu'il l'accuse d'avoir des sentiments pour Tircis et qu'en réponse, elle prétend qu'il se trompe et que de toute façon cela n'est pas de son ressort à lui. / Pour se venger de Tircis et de Mélite, Éraste décide de leur nuire au moyen d'une double trahison. / Éraste demande de l'aide à Cliton qui accepte de la lui offrir, mais pour de l'argent. / Tircis offre à sa sœur un sonnet écrit pour fêter la beauté de Mélite. Tout de suite, Cloris devine, et prétend avoir deviné depuis une semaine, que Tircis est touché par l'amour qu'il prétend ne dire que par plaisir de créer et pour représenter l'amour d'Éraste pour Mélite. Il avoue qu'il balance entre son amitié pour Éraste, malheureux en amour, et son rival imaginaire, et son amour pour Mélite, l'intraitable. Puis, il avoue tout de go qu'il est amoureux. Cloris encourage son frère en prétendant que les tergiversations de Mélite indiquent qu'elle n'est pas prise par un amour pour Éraste et donc qu'elle pourrait aimer son frère en retour. Elle assure que la mère de Mélite n'est pas un danger pour Tircis puisqu'elle n'a pas insisté sur le fait que sa fille épouse Éraste quelque riche qu'il soit. À la fin, Cloris signale que Philandre, son fiancé, manque d'empressement et qu'elle se prépare à le punir. / Éraste envoie Cliton auprès de Philandre avec une lettre pour prouver que Mélite aime Philandre. Mais Cliton lui offre plutôt de voir la rencontre

et de prendre plaisir à voir sa ruse réussir. / Cliton offre la fausse lettre à Philandre en protestant qu'il ne ment pas. Philandre lit la lettre. Et Éraste prétend qu'il se doutait des sentiments de Mélite pour Philandre plutôt que pour lui et pour Tircis. Puis, il fait la louange de la beauté de Mélite supérieure, prétend-il, à celle de Cloris ; ensuite, il souligne la plus grande richesse de Mélite. Il ajoute que la passion de Mélite est sans doute plus forte parce qu'elle risque plus que Cloris, parce qu'elle l'aime même s'il en aime une autre, et parce qu'elle brave sa famille pour gagner Philandre. Ce dernier proteste de sa fidélité, mais demande à Cliton de revenir le voir, et Éraste devine qu'il a été touché. / Tircis apporte son sonnet à Éraste. Celui-ci le quitte brusquement, ce qui accorde à Tircis et à Mélite une occasion (et un peu une raison) de se déclarer leur amour réciproque. Tircis tente de soutirer un baiser à Mélite et trouve une autre façon de lui faire sentir sa passion.

Acte III – Seul sur la scène, Philandre déclare qu'il n'aime plus Cloris parce qu'il est tout à fait sous le charme des lettres de Mélite. / Tircis annonce à Philandre qu'il est aimé de Mélite. Philandre en doute et lui montre une lettre qu'aurait écrite Mélite à un autre amant. Tircis n'en croit rien, jusqu'à ce qu'il lui en montre une autre qui les nomme l'un et l'autre. Tircis est outré et veut se battre en duel. Philandre se défile. / Seul, Tircis s'explique et passe du désir de tuer et de punir à l'aveu d'aimer encore Mélite, puis au désir de se suicider. / À la demande de sa sœur, Tircis explique pourquoi il est troublé. Lorsqu'elle a lu les lettres, Cloris critique Mélite en la traitant de coquette. Tircis refuse de croire sa sœur et tient à son projet de suicide. / Cloris révèle qu'elle a décidé de se couper de Philandre parce qu'il lui a été infidèle et qu'elle a imaginé une ruse pour punir Mélite. / Philandre se rend compte qu'il doit récupérer les lettres qu'il a laissées entre les mains de Tircis sans quoi il

perdra Mélite. Il décide d'affronter son rival en duel, comme l'autre le voulait. / Cloris montre à Philandre qu'elle est en possession des lettres et annonce qu'elle les montrera à Mélite. / Philandre décide de nouveau d'affronter Tircis dans un duel.

Acte IV – La nourrice de Mélite veut savoir l'état du cœur de sa dame. Elle lui enseigne, de nouveau, l'art de l'amour. Mélite prétend qu'Éraste ne s'en satisfait pas, puis avoue qu'elle aime Tircis. La nourrice lui suggère de reprendre Éraste qui vaut plus que Tircis. Mélite prétend que Tircis est plus attirant pour d'autres raisons. / Cloris avertit Mélite qu'elle s'est trouvé un nouvel amoureux, Philandre, qui n'en vaut pas la peine. Mélite défend son choix, qui est Tircis. / Arrive Lisis qui raconte la mort de Tircis. Mélite s'évanouit. / Cliton et les autres transportent Mélite chez elle. / Éraste se réjouit d'avoir tout orchestré, soit la séparation de Mélite et de Tircis, mais aussi celle de Cloris et de Philandre. Il se prépare à retrouver son amoureuse. / Cliton apprend à Éraste que Mélite est morte en raison du choc d'avoir appris la mort de Tircis. Éraste se maudit lui-même et s'effondre dans une hallucination infernale. / Arrive Philandre, qui est décidé à punir Tircis et Mélite. / Arrive Éraste toujours sous l'emprise d'une hallucination, qui imagine que Philandre est Minos, le juge infernal, et lui avoue son crime. Confus, Philandre laisse son ami à son délire. / Éraste continue de délirer et de chercher la violence. / Lisis explique à Cloris qu'il a menti et que Tircis n'est pas mort. Celle-ci prétend qu'elle ne l'a pas cru, et l'autre répond qu'elle a dû être un peu heureuse de se savoir héritière à la place de son frère.

Acte V – Cliton a fini d'expliquer à la nourrice la folie d'Éraste et les coups qu'il a reçus de lui. Il s'enfuit quand Éraste réapparaît. Celle-ci, curieuse, reste pour l'entendre délirer. / Éraste s'imagine qu'il a fait fuir les

dieux infernaux. Peu à peu, la nourrice le ramène à la raison. Elle lui explique ce qui s'est passé et le détrompe au sujet de Tircis et Mélite. Éraste demande de parler avec Mélite pour s'assurer de ce qui s'est passé. La nourrice l'incite à rentrer chez lui, avec elle, pour finir de retrouver ses esprits. / Cloris refuse les excuses et les demandes de pardon de Philandre. Il s'éloigne en espérant qu'elle soit punie un jour, alors qu'elle lui répond en riant. / Tircis veut que Mélite et lui puissent réaliser leurs désirs amoureux. Mélite dit que du fait d'avoir côtoyé la mort, elle veut elle aussi aller au plus pressé, soit à la satisfaction de leurs désirs amoureux. / Cloris, Tircis et Mélite badinent au sujet de l'amour du couple. Cloris explique qu'elle a refusé les nouvelles protestations d'amour de Philandre. / Éraste se présente pour demander d'être puni. On lui offre le pardon. À la suite d'une suggestion de la nourrice, il s'offre à Cloris en remplacement de Philandre. Elle accepte, et les quatre se dirigent vers un mariage et une nuit d'amour. À la toute fin, la nourrice parle, mais sans que quelqu'un l'entende, et annonce qu'elle troublera leur nuit d'amour.

Quelques remarques.

Cette pièce est un festival de duplicité, de mensonges dits et écrits. Mais on y représente aussi le mensonge à soi : Mélite et Tircis en particulier prétendent être des personnes insensibles, et ils ne le sont pas, et d'ailleurs, ils tombent amoureux, l'un de l'autre.

Je me demande quand même pourquoi la pièce porte le nom de l'héroïne : le personnage principal me semble plutôt Éraste ; une pièce qui porterait son nom aurait l'avantage de signaler que ce sont les pièges de l'amour (soit *érôs* en grec), ou les comportements amoureux (le

mensonge, les masques et ruses et la jalousie) qui sont la matière de la pièce. En tout cas, je me dis que les noms des personnages doivent au moins parfois indiquer quelque chose (soit en direct, soit par antinomie) de leur caractère ou de leur rôle dans le récit. Cela se vérifiera dans les autres pièces de Corneille.

Dans la première scène de l'acte un, Éraste et Tircis, des amis pourtant, s'affrontent sur toute la ligne, et s'accusent de mentir ou de se tromper. Tout de suite et durant toute la pièce, je trouve une sorte de machiavélisme généralisé : on dit en toutes lettres que chacun ne pense qu'à soi et qu'on serait bien idiot de croire qu'on puisse aimer un autre, ou qu'un autre pourrait aimer pour de vrai. Ou encore, on suggère quelques fois que l'amour aboutit au mariage et que le mariage est d'abord une affaire de contrat ou pour le dire en un mot une affaire. C'est la thèse de Tircis, entre autres personnages. Or Éraste reconnaît qu'il s'est déjà comporté selon cette opinion, et il est bien dur au sujet des autres aussi. En tout cas, toute la question est de savoir si, quand on tombe sous le charme d'un autre, et surtout à partir de sa beauté, cette chute est sensée. Pour le dire autrement, est-ce que les mariages à la fin de la pièce sont la preuve que cette philosophie, qu'elle soit cynique ou machiavélique, est une pose ?

Ceci est sûr : Éraste répond au cynisme ou au scepticisme de son ami Tircis en disant qu'est inévitable le passage par l'amour sincère et le mariage. Tircis répond à son tour que la raison, soit le calcul réaliste, est plus forte que la passion. Contre les charmes appas et les divins attraites, il y a toujours le pouvoir de la raison qui saisit la vérité et donc qui regarde les choses en face, ainsi que les contraintes de la vie qui s'imposent, même si on ne les reconnaît pas d'emblée. Mais la fin de la scène montre que le scepticisme cynique

de Tircis inclut l'amitié. « (Éraste) Ainsi ce cœur d'acier
qui me tient sous sa loi / Verra ma passion pour le moins
en peinture. / Je doute néanmoins qu'en cette
portraiture, / Tu ne suives plutôt tes propres sentiments.
/ (Tircis): Me prépare le ciel de nouveaux châtiments, /
Si jamais un tel crime entre dans mon courage! /
(Éraste) : Adieu, je suis content, j'ai ta parole en gage, /
Et sais trop que l'honneur t'en fera souvenir. / (Tircis),
seul: En matière d'amour rien n'oblige à tenir, / Et les
meilleurs amis, lorsque son feu les presse / Font bientôt
vanité d'oublier leur promesse. »

Il est important de noter que selon Tircis, l'amour ne lui inspire que des mots, soit des récits ou de poèmes, mais pas d'actes, soit de l'amour passionné et donc sincère ou authentique, avec les gestes et les prises de position qui s'ensuivent. On peut toujours penser que le personnage sera pour ainsi dire puni par et pour son orgueil. Mais il me semble que Corneille signale quand même que la source des discours imaginaires est une passion qui est sublimée. Il pourrait même signaler que ce jeu se fait parfois jouer et qu'on devient amoureux en vérité quand on se laisse emporter par un amour de poète.

On entend souvent des mots et expressions qui disent l'erreur, l'illusion, le mensonge et donc la rhétorique par opposition à un discours vrai. Je crois que c'est un élément crucial du récit. Je dirais même que c'est quelque chose qui fascine Corneille, que ce soit dans ses comédies ou dans ses tragédies, et donc dans la vie privée ou dans la vie politique, en tant que conséquences de la passion amoureuse ou de l'ambition.

Dans la scène suivante (où les gens se vouvoient et donc restent sur leur quant-à-soi), Mélite prétend qu'elle est plutôt de l'avis du réaliste Tircis que de son amoureux Éraste. La stichomythie entre Éraste et Mélite est sans

doute éblouissante, mais au fond, on pourrait y trouver la preuve que Tircis et Mélite ont raison en prétendant que l'amour n'est jamais qu'un jeu et qu'une *fumée verbale* plutôt qu'une réalité solide. C'est du moins ce que Mélite laisse entendre en sortant après avoir entendu les propos soudains amoureux de Tircis. « (Mélite) Pour voir si peu de chose aussitôt vous dédire / Me donne à vos dépens de beaux sujets de rire ; / Mais je pourrais bientôt, à m'entendre flatter, / Concevoir quelque orgueil qu'il vaut mieux éviter. / Excusez ma retraite. / (Éraste) Adieu, belle inhumaine. De qui seule dépend et ma joie et ma peine. / (Mélite) Plus sage à l'avenir, quittez ces vains propos, / Et laissez votre esprit et le mien en repos. » À la fin, on n'est pas sûr que Tircis est de bonne foi. Et d'ailleurs, en tant que spectateur, on se demande si cette logorrhée peut avoir un fond réel, peu importe qui parle.

Dans la scène suivante, Tircis avoue qu'il a été charmé par Mélite, mais prétend que le seul effet qu'elle aura sur lui sera de stimuler son désir, et sa capacité, d'écrire des poèmes. Je note que tout de suite Éraste est méfiant, et je le comprends. Ce que je comprends moins, mais que j'accepte, c'est que Tircis est déjà décidé à tenter de séduire Mélite parce qu'il est bel et bien amoureux. Ce qui est sûr : le monde de l'amour est encore et toujours représenté comme un monde bien peu moral et en même temps le lieu des illusions puissantes, puissantes au point de valoir autant ou plus que la clairvoyance.

Dans la scène suivante, quand on assiste à la conversation entre Philandre et Cloris (où les deux se tutoient, ce qui suggère qu'ils sont un peu plus honnêtes que les amoureux précédents), il y a un véritable affrontement. Pourtant, on perçoit encore une version de la rhétorique ou du jeu verbal qui a eu lieu entre Éraste et Mélite. En tout cas, il est clair que Philandre prétend

que la passion amoureuse qu'il ressent pour Cloris le rend esclave et qu'il cherche les moyens de s'en libérer au moins un peu. Or il signale d'abord le pouvoir de sa beauté physique, et aussi, mais moins, celui « de son esprit ». Ceci est clair : ces assauts de finesses montrent que Cloris est de taille à tenir tête à Philandre, mais aussi qu'elle est consciente qu'il y a un problème fondamental associé aux protestations d'amour, soit qu'il y a une sorte d'incertitude qui mine tout échange amoureux. Je signale les mots : *franchise, artifice, moquerie, dextrement, crainte* et *rusé*. En somme, le vocabulaire des premières scènes de la pièce est plutôt troublant : que le monde de la politique et du pouvoir soit le lieu du mensonge et des manipulations, cela va de soi ; mais les personnages de Corneille (et l'auteur lui-même, me semble-t-il) prétendent que cela est tout aussi vrai du monde de la vie privée et de l'affection sexuelle.

Je ne suis pas moins charmé par leur badinage. Et je trouve bien naturelle la fin quand Philandre en profite pour demander (et recevoir) un baiser. Et Cloris se montre encore une fois une femme forte et libre : son *poltron* de la fin de la scène est merveilleux d'audace et de finesse. Soit dit en passant, on y voit que le théâtre de cette époque se permettait des actions (et donc des représentations) que le théâtre sous Louis XIV ne se permettra plus. Cette évolution est-elle le résultat d'un raffinement esthétique, ou un effet de la critique religieuse, ou des deux ?

Tout cela, le badinage de Philandre et de Cloris, s'est passé devant Tircis, frère de Cloris. Il badine à son tour avec les deux, mais en y mettant un peu plus d'audace encore et d'allusions sexuelles assez nombreuses. Encore une fois, on se tutoie, ce qui est normal, du moins, entre un frère et une sœur. En badinant

(pourrait-on croire) il avoue avoir trouvé une femme qui le séduit, et qui est plus belle que sa sœur.

Dans la première scène de l'acte deux, qui doit avoir eu lieu quelques jours après celles du premier, Éraste dénonce Tircis, Mélite et lui-même : si Tircis lui écrit, si elle est infidèle au moins en esprit à son premier amour, c'est qu'il les a rapprochés et qu'il les a pour ainsi dire jetés dans les bras l'un de l'autre. Il annonce qu'il se montrera indifférent et commencera ainsi à se venger de son amoureuse en l'accusant d'infidélité.

Il est remarquable qu'Éraste mette la faute aussi sur le destin : tout ceci est arrivé par sa faute, et par celles de deux autres, mais aussi *l'immuable loi dans le ciel burinée* et la *destinée*. Or ce passage, sérieusement amoral, et contraire à la doctrine chrétienne du libre arbitre et donc de la responsabilité personnelle, ce passage donc a disparu de la version subséquente. On peut comprendre pourquoi... Mais on peut aussi se demander si la première version ne dit pas plus vrai (ou du moins si elle ne dit pas la vérité de l'opinion de l'auteur qu'il a caché ensuite).

Dans la scène suivante, Mélite prétend qu'elle n'a aucune affection pour Tircis et que celui-ci d'ailleurs en prétend autant pour elle. Éraste répond qu'il est surtout irrité de voir qu'elle le (Éraste) traite si mal, et il lui suggère qu'on parle d'elle, de sa légèreté et de son nouvel amour. Il va de soi que cette dernière suggestion n'a pas de fondement : c'est au fond un mensonge dit pour la blesser et pour lui faire croire qu'il ne l'aime plus.

Pour peu qu'on examine la scène, on se rend compte qu'Éraste ment (il l'a annoncé), mais on devine que c'est aussi vrai de Mélite. Cela apparaît au moins dans sa dernière réplique où elle suggère qu'elle pourrait aimer

son rival, mais que c'est la faute d'Éraste et de sa jalousie. « Ce n'est pas contre lui qu'il faut en ma présence / Lâcher les traits jaloux de votre médisance. / Adieu: souvenez-vous que ces mots insensés / L'avanceront chez moi plus que vous ne pensez. » Au fond, elle se dédouane à l'avance.

Dans la scène suivante, Éraste passe pour de bon à la colère et au désir de nuire à Mélite, mais aussi de s'attaquer à Tircis. Se prétendant honnête homme, il annonce qu'il tuera son ami en duel. Puis se ravisant, ce même honnête homme décide de trahir son amoureuse et son ami en mentant et en rusant. Au fond, les deux actes sont, prétend-il, des conséquences de sa « juste colère ». Va pour colère, mais juste ? Et Éraste prétend que celui qui l'aidera est un maraud, mais que lui qui l'emploie est un honnête homme. C'est assez fort en café, et bien humain, et bien ridicule. « C'est contre lui qu'il faut n'employer que la ruse ; / Il fut toujours permis de tirer sa raison / D'une infidélité par une trahison. / Vis doncques, déloyal, vis, mais en assurance / Que tout va désormais tromper ton espérance, / Que tes meilleurs amis s'armeront contre toi, / Et te rendront encor plus malheureux que moi. / J'en sais l'invention, qu'un voisin de Mélite / Exécutera trop aussitôt que prescrite. / Pour n'être qu'un maraud, il est assez subtil. » Encore une fois, ce texte est changé et est, me semble-t-il, adouci dans la version finale.

Dès la scène suivante, on voit qu'Éraste achète les services d'un dénommé Cliton. Le personnage est loin de paraître un honnête homme, mais surtout il est acheté par Éraste qui se dit honnête homme, pour trahir son amoureuse et son ami. (D'ailleurs, Éraste s'adresse à Cliton en l'appelant *ami*. Et je note que Cliton sans doute plus honnête, lui répond par un *monsieur* assez révélateur : il est peut-être un coquin, mais il l'est moins

qu'Éraste pour autant qu'il ne ment pas lors de la *signature* de son contrat.)

Dans la scène suivante, il est intéressant que Tircis expérimente l'effet de son sonnet sur sa sœur. Il me semble probable que c'est parce qu'il la sait amoureuse. Mais une fois que sa sœur devine la vérité, il avoue qu'il est pris par son amour pour Mélite. Il me semble qu'une partie de ce sentiment vient de ce qu'elle résiste et qu'en un sens elle est un miroir de Tircis. En revanche, Cloris indique à son tour qu'elle a une idée bien *basse* de l'amour. Elle va jusqu'à prétendre que comme Mélite a refusé les avances maritales d'Éraste pendant plus de deux ans alors que son amoureux est riche, il est sûr que Mélite n'aime pas Éraste. Il faut donc qu'elle reconnaisse malgré tout qu'il y a quelque chose comme un autre fondement au mariage et à l'amour que les avantages sociaux et fiscaux qu'on en tire.

Je note que le frère et la sœur se tutoient. Et je signale que cela était déjà vrai dans le premier acte. Comme toujours, ce détail est souvent porteur de sens. Le passage du vouvoiement au tutoiement, ou vice versa, est encore plus significatif. Il y a au moins ceci de clair : Tircis ment à sa sœur avant d'avouer la vérité. Ce détail est au moins aussi significatif que leur tutoiement initial. En un sens, il le contredit : le tutoiement suggère une sorte de vérité dans les rapports, alors que le vouvoiement place les personnes dans une situation un peu fausse, ou du moins soumise aux règles de la bienséance. Or malgré le tutoiement entre le frère et la sœur, Tircis lui mentait (ou se situait sur le plan du vouvoiement.)

Par ailleurs, je trouve que Corneille se montre assez dans la description que Tircis fait de son état d'esprit en tant que poète, qui joue un rôle et puis un autre. Je trouve

aussi que Cloris en déjouant les ruses verbales de son frère suggère au lecteur de poésie d'en faire autant avec le poète dramaturge. En tout cas, elle a une idée assez basse du cœur humain. « À la mode du temps, quand nous servons quelque autre, / C'est seulement alors qu'il n'y va rien du nôtre / Chacun en son affaire est son meilleur ami, / Et tout autre intérêt ne touche qu'à demi. » En tout cas, elle met le doigt sur l'enjeu essentiel de tout amour : peut-on vraiment aimer un autre, et peut-on aimer sans qu'il n'y ait aucune lutte ?

Dans la scène suivante, Éraste envoie Cliton avec la lettre qui détachera Philandre de Cloris. Je devine qu'il veut nuire pour ainsi dire deux fois à son ami Tircis en s'attaquant à sa sœur. Il faut donc que sa colère contre Mélite soit au moins un peu une colère contre Tircis. Cela va de soi sans doute, mais sa décision de nuire à Cloris n'a pas beaucoup de sens... à moins que sans trop le savoir, il n'ait déjà l'intention de se rabattre sur Cloris quand il sera libéré de sa passion pour Mélite. Ceci au moins est clair : cet honnête homme est bien malhonnête. Tout compte fait, je préfère le scepticisme de Tircis.

Or Éraste a l'*audace*, ou l'inconscience, de mettre en paroles son mépris pour Cliton. « Ces âmes du commun font tout pour de l'argent, / Et sans prendre intérêt au dessein de personne, / Leur service et leur foi sont à qui plus leur donne. / Quand ils sont éblouis de ce traître métal, / Ils ne distinguent plus le bien d'avec le mal ; / Le seul espoir du gain règle leur conscience. » (Voici donc un autre passage qui disparaît dans la version ultime.) Pourtant, il me semble clair qu'Éraste est au moins aussi immoral ou amoral que celui qu'il accuse. Il répondrait sans doute que puisqu'il agit par dépit amoureux, il est moins immoral, voire il est un honnête homme, un homme comme il faut.

Dans la scène suivante, je note que tout de suite Philandre imagine que la lettre est fausse (ce qui suggère qu'il a une idée bien basse des relations humaines, et sans doute de l'amour). Or Cliton proteste qu'il n'est pas menteur, et donc il le fait en mentant. Pour ma part, je trouve assez peu probable qu'une jeune femme écrive aussi directement à un jeune homme. (Si au contraire, cela était vraisemblable pour le public d'alors, cela veut dire que la règle de la bienséance au théâtre au moins et que la prétention que les femmes ne faisaient pas ces choses, ces deux données du XVII^e siècle sont sujettes à doute.)

Éraste ne fait pas qu'écrire un mensonge, il le dit et l'expose de vive voix pour renchérir sur le premier ou lui donner plus de poids. Et il ajoute ce qui peut ne pas encore être connu des autres, soit que Tircis tourne autour de Mélite. Il prétend qu'il trouve dans cette lettre une raison de se détourner de son amoureuse. Puis, il argumente encore et encore pour aguicher Philandre. Je note que Philandre lui aussi est tout de suite prêt non seulement à changer d'amante, mais encore à mentir à tout venant. Il faut croire qu'il trouvait déjà sa relation avec Cloris un peu trop exigeante, ou qu'il est volage et est trop heureux de nouveau *défi*.

Dans la dernière scène de l'acte deux, Tircis offre son faux sonnet à son ami, et ensuite s'irrite quand celui-ci ne s'en sert pas tout de suite ni ne le remercie pour son écrit. Cela est très drôle et très triste. D'autant plus que Tircis en tire une excuse pour être amoureux de l'amoureuse de son ami. Or tout est vu par Mélite qui devine qu'il y a un conflit entre les deux amis, et qui supposaient qu'ils pouvaient ne pas être aussi amis qu'ils le prétendaient et le montraient. D'ailleurs, les deux (Tircis et Mélite) se servent de l'excuse de leur dépit commun, mais différent, pour Éraste pour se déclarer et

excuser leur amour. D'ailleurs, ils passent bien vite du vouvoiement au tutoiement. Et Tircis bien plus habile et sensuel qu'Éraste réussit mieux auprès de Mélite. (La demande du baiser et la lettre placée sur le sein de l'héroïne sont des audaces qu'on ne permettra pas quelques décennies plus tard. Et l'histoire du texte le prouve : le geste de scène initial disparaît dans les versions subséquentes.

Dans la première scène de l'acte trois, Philandre prétend qu'il a reçu *des* lettres, ce qui suggère que la scène septième de l'acte deux est un premier moment et qu'il y a quelques autres lettres écrites par Éraste : il faut donc que quelques jours se soient passés. Cela est confirmé plus tard par quelqu'un qui mentionne que son amour dure depuis huit jours. Il n'en reste pas moins que, comme en passant, il signale qu'il lui reste un petit quelque chose pour Cloris. Je signale que ce troisième acte contient cinq soliloques puissants qui se succèdent. Le soliloque central, celui de Cloris, et donc d'une femme, me semble le plus sensé; en tout cas, elle résout les observations dures qu'elle fait dans le rire et la légèreté et à la limite dans un mensonge social ou dans une ruse vengeresse, mais moqueuse.

Le personnage de Philandre est intéressant au moins parce qu'il est trompé par l'écrit : il croit que Mélite l'aime sans en avoir la moindre preuve concrète. Cela est bien étrange et, à première vue, c'est ridicule, comme le dit Corneille dans l'examen. Mais encore une fois, je trouve que Corneille rate quelque chose, ou qu'il aurait pu mieux se défendre, ou qu'il joue au chat et à la souris avec son lecteur. Pourquoi croire que Philandre est un personnage qui agit de façon sinon cohérente du moins vraisemblable ? Sans doute, est-il pour ainsi dire insatisfait de la résistance de Cloris ; il badine avec elle parce que c'est ce qu'il faut faire pour la séduire, mais

elle résiste, et cela ne peut pas trop lui plaire : cela le prédispose à accueillir une femme comme il la voudrait, quelqu'une qui répond à son amour avant même qu'il n'aime. En somme, sa vanité opère au point de le rendre naïf. Et la louange qu'il fait de Mélite est comique à force de lui accorder une sorte d'importance cosmique. Certes, c'est un discours amoureux typique (je pense à la Juliet de Shakespeare), mais c'est assez ridicule.

Dans la scène suivante, Tircis sent le besoin de faire connaître son bonheur d'être aimé de Mélite. On imagine le choc que cela cause à Philandre : en tout cas, il a fort à faire pour le cacher. Au début, il répond en ami plutôt qu'en rival de Tircis pour le cœur de Mélite. Et pour le faire, il doit cacher ses vrais sentiments et donc mentir et même prétendre que Mélite pourrait cacher ses vrais sentiments et donc mentir. En tout cas, après avoir dit que le visage de Tircis ne ment pas (alors que le sien ment puisqu'il cache son émotion) et que sa passion est pour ainsi dire transparente et sincère, il prétend tout le contraire pour Mélite et puis il lui offre une preuve écrite de son *infidélité*. Ce qui est sûr : la question de la crédulité et de la bonne interprétation des signes et de la ruse et des manipulations est au cœur de leur conversation. Tircis prétend que les signes physiques, et pourtant peu visibles aux autres, et qu'il ne détaille pas pourtant, sont des signes plus sûrs que des lettres ; Philandre le détrompe en lui montrant une lettre de la main de Mélite qu'il prétend être adressé à quelqu'un d'autre que lui. Cette fois, Tircis est presque obligé de reconnaître qu'il y a un problème ; il prétend pourtant que cela ne prouve rien ; Tircis s'imagine une explication farfelue pour *désautoriser* cette lettre : il ne veut pas croire ce qu'il lit. Or le spectateur sait que ce signe sûr qu'offre le menteur Philandre est un mensonge de la main du menteur Éraste. Une autre lettre encore, toujours fausse, lui fait *découvrir* l'infidélité de celle qu'il

aime. Il veut se battre avec quelqu'un, soit son dépit le rend violent : parce que Mélite est fausse, parce que Philandre est infidèle à Cloris et parce que son ami l'a trahi. Je sens bien que c'est la première raison qui compte le plus.

La scène suivante représente la violence qui accompagne toujours l'amour exclusif d'un homme pour une femme. Et tout ceci fait partie de la vie d'honnêtes hommes, comme Tircis, Philandre et Éraste ; ils se prétendent tels, et en gros, on leur reconnaîtrait le titre, alors et encore aujourd'hui, dans le monde réel et dans la fiction reconnue pour fiction. Tircis sait et dit que sa raison résiste mal au pouvoir de son amour : il croit Mélite fidèle malgré ce que lui enseigne sa raison appuyée sur des faits. Puis, il raisonne pour tirer la conclusion que la seule décision sensée est de se suicider. La violence est donc encore et toujours présente, mais cette fois, elle vise Tircis plutôt que Philandre. Le passage final est admirable, alors que Tircis détaille les parties de sa personne qui sont pour ainsi dire détruites par Mélite, ou qu'il détruira par amour pour elle qui ne l'aime pas. « Déjà mon cœur outré ne cherchant qu'à bannir / Cet amour qui l'a fait si lourdement méprendre, / Pour lui donner passage, est tout prêt de se fendre ; / Mon âme par dépit tâche d'abandonner / Un corps que sa raison sut si mal gouverner. / Mes yeux, jusqu'à présent couverts de mille nues, / S'en vont les distiller en larmes continues. / Larmes qui donneront pour juste châtiment / À leur aveugle erreur un autre aveuglement ; / Et mes pieds, qui savaient sans eux, sans leur conduite, / Comme insensiblement me porter chez Mélite, / Me porteront sans eux en quelque lieu désert, / En quelque lieu sauvage à peine découvert, / Où ma main, d'un poignard, achèvera le reste, / Où pour suivre l'arrêt de mon destin funeste, / Je répandrai mon sang, et j'aurai pour le moins / Ce faible et vain soulas en mourant sans

témoins. / Que mon trépas secret fera que l'infidèle / Ne pourra se vanter que je sois mort pour elle.» (Il va presque de soi qu'un suicide décrit aussi bien n'a pas pu durer dans les éditions plus bienséantes.) Malgré la beauté organisée de sa plainte, je trouve que Tircis se montre à peu près aussi irrationnel que quand il croyait aveuglément Mélite, quand il en a douté pour de bon et a voulu tuer Philandre, quand il est revenu à une foi totale. Au fond, il change de position et prétend le faire en raisonnant, alors que c'est tout le contraire que je vois. Je trouve ce soliloque admirable. Et il me semble que Corneille cherche à faire voir là, presque au centre de sa pièce, ce qu'il comprend de la vie, ou du moins de la vie amoureuse.

Dans la scène suivante, les remarques de Cloris prétendent dire comment toutes les femmes se comportent, et que les hommes doivent apprendre à être plus prudents. Mais il me semble que ce discours ne doit pas lui être appliqué à elle. Il est possible qu'elle parle ainsi dans l'espoir de consoler son frère en disant du mal de toutes les femmes et surtout de Mélite ; on peut croire qu'elle parle ainsi pour le ramener en rasant, ou parlant contre ce qu'elle croit vrai, à une décision plus sensée et donc que son affection familiale soit le fond de son conseil pourtant faux. De toute façon, ce qu'elle dit, il fallait s'y attendre, n'est pas cru par Tircis. Mais son discours a le problème essentiel de prétendre qu'une femme comme elle, parce qu'elle est femme, ne dit pas la vérité en matière amoureuse. Toute raisonnable ou cynique qu'elle se montre, Cloris semble troublée. Mais elle se contrôle en fin de compte, pense au bien de son frère et choisit le rire sans doute parce qu'elle a une idée assez basse des humains.

Dans la scène suivante, Cloris parle seule à son tour. Ce qu'on devinait dans la scène précédente est confirmé ici :

elle a une idée plutôt réaliste du cœur humain et a tendance à rire des autres et à s'accommoder de leurs défauts. Mais elle imagine quand même une ruse pour punir Mélite et donc pour s'en venger. Elle prétend que l'amour de Mélite pour Philandre est une sorte de compétition mimétique ridicule. Mais elle décide de la tromper et de la punir. Il me semble donc que malgré ce que prétend Cloris, elle n'est pas tout à fait indifférente ou qu'elle ment quand, jouant l'amorale, elle se moque de la bêtise humaine en matière d'amour : elle veut une sorte de justice ou de vengeance ; elle veut mentir à Mélite en utilisant les lettres qu'elle a écrites à Philandre pour prétendre que les deux amants fidèles se moquent de l'amoureuse infidèle.

Dans la scène suivante, seul à son tour, Philandre reconnaît qu'il doit récupérer les lettres qu'il a montrées à Tircis de peur de perdre l'amour de Mélite, laquelle se sentira trahie. Au fond, il décide de cacher ce qu'il a fait pour garder Mélite qu'il l'aime ; il est prêt à tuer son ami par amour d'une femme infidèle. En plus du mensonge à celle qu'il aime, il choisit lui aussi la violence, comme Tircis. En somme, les hommes ne réagissent pas comme les femmes, ou encore, les passionnés sont irrationnels, mais aussi violents. Je tiens à rappeler ici qu'à la fin de la pièce, Tircis sera récompensé et Philandre (quel nom !) sera puni, ou du moins abandonné, comme le soulignera Tircis. Il faut croire ou bien que la vie est injuste, ou que l'attitude de Philandre est pire que celle de Tircis. Corneille prétend dans l'examen que Tircis est le véritable honnête homme. Hum !!!

Dans la scène suivante, Cloris lui apprend qu'elle a les lettres en main et qu'elle les montrera à Mélite pour qu'elle se dépite contre lui. La deuxième rencontre entre les deux a donc un ton bien différent que la première : on badinait autour de l'amour ; on se menace l'un l'autre.

Dans la dernière scène de l'acte trois, Philandre décide de s'attaquer malgré tout à Tircis dans l'espoir de ravoire les lettres et ainsi de se cacher de Mélite qu'il aime encore, et à qui il est prêt à mentir pour la garder. En somme, la conversation entre Philandre et Cloris n'a rien changé à sa décision. En revanche, je ne comprends pas pourquoi il croit qu'en affrontant Tircis, il pourra récupérer les lettres qui sont entre les mains de Cloris avant qu'elle ne les montre à Mélite. Est-ce parce qu'il est troublé par la passion amoureuse et le désir de nuire à Tircis ? Est-ce une incohérence du personnage qu'a créé Corneille et dont il n'a pris conscience ? Je ne saurais décider.

Dans la première scène de l'acte quatre, la nourrice de Mélite signale qu'elle est pour ainsi dire l'éducatrice du cœur de Mélite ; elle signale qu'elle remarque qu'il y a eu changement chez son *enfant*, ou sa disciple. L'art de l'amour tel qu'il est rappelé par la nourrice est un art de feinte, agressive ou douce, publique ou privée. Il s'agit, presque mot à mot, de vendre sa peau le plus cher et au plus sûr. Le réalisme de la nourrice est saisissant. Les raisons de l'amour de Mélite sont un peu plus nobles sans doute, ou moins basement intéressées, mais entre les deux femmes, il n'est jamais question d'amour dans un sens un peu élevé, où l'autre est aimé pour soi.

Dans la scène suivante, les deux femmes se parlent sans s'entendre parce que Cloris parle de Philandre, qu'elle croit être infidèle à Mélite, alors que Mélite parle de Tircis. Mais cela n'empêche qu'elles se mentent l'une à l'autre au moins un peu et qu'elles supposent sans plus que l'autre ment. Ce qui est clair, du moins, c'est que les mots, dits, mais même écrits, sont sujets à être mal interprétés.

La scène suivante présente un mensonge, raconté par Lisis, qui fait naître la vérité et fait disparaître les erreurs, mais cela se fait par un coup de théâtre terrible et par de grandes douleurs : Mélite s'abîme dans un désespoir qui manque de la faire mourir. Le remède est presque aussi grave que le mal qu'il guérit. Ce n'est que par le choix de l'auteur que la comédie ne bascule pas dans la tragédie.

Dans la scène suivante, on transporte Mélite chez elle. L'arrivée de Cliton est essentielle : il est au fait des mensonges et pourra *trahir* celui qui lui a fait porter des lettres fausses en lui annonçant une fausse nouvelle.

Dans la scène suivante, qui offre un autre soliloque, l'antépénultième de la pièce, Éraste se réjouit de voir son stratagème réussir. Il y a sans aucun doute un moment d'hésitation où il se remet en question, mais cela ne dure que le temps de le penser et de revenir à son projet initial, soit la conquête de Mélite.

Dans la scène suivante, Éraste est tout de suite détrompé par Cliton en apprenant qu'il en a trop fait. (Il est détrompé, mais on le trompe, puisque Mélite n'est pas morte.) Il se maudit avec éloquence en tant qu'amant, mais aussi en tant qu'ami. Je note qu'il accuse d'abord les dieux ou la fortune, mais il se corrige assez tôt : il est la cause directe et injuste du mal qu'il a commis et du mal qu'il a produit.

Je note que Cliton, qu'Éraste méprisait et continue de mépriser, dit *monsieur* plusieurs fois. Il me semble que le personnage censément inférieur est bien moins malhonnête et bien plus solide de tête qu'Éraste, et que quelques autres. Je suis intrigué par ce personnage et par la nourrice qui est de la même classe et qui semble avoir les mêmes qualités intellectuelles et morales.

Éraste parle de se suicider et bascule dans une hallucination où il se voit aux enfers, comme un Dante coupable ; il va jusqu'à imaginer que Cliton est le dieu Charon, gardien du monde de la mort. Encore une fois, il est question de mots qui ne disent pas la vérité, cette fois parce que celui qui parle est sincère, mais est devenu insensé par la douleur. J'ajoute qu'on a déjà eu des exemples de paroles insensées dont le fond est l'amour ou la prétention à l'amour, voire le badinage. La scène est en même temps ridicule ou comique et terrible. Je suis ébloui par la faconde et l'art de Corneille.

Dans la scène suivante, on a droit d'entendre le soliloque d'un Philandre qui a décidé de se venger de Tircis et de Mélite. Il dit tout le mal qu'il pense de Tircis. Pour ma part, je trouve qu'il a un discours aussi violent que celui de Tircis et ensuite celui d'Éraste : on pourrait dire que Corneille produit trois représentations des effets de la testostérone masculine. Or, et cela continue de m'intéresser, Philandre ne sera pas récompensé à la fin de la pièce. Pourtant à mon sens, il n'est pas tellement plus coupable que les deux autres, qui eux auront droit à un mariage, et en principe au bonheur qu'ils cherchent. Le moins qu'on peut dire, c'est que la pièce comique ne règle pas pour le mieux le sort de tous les personnages. Et on peut se demander si ce manque est *contrôlé* par l'auteur et donc porteur de sens.

Dans la scène suivante, Éraste avoue son crime, mais en disant des insanités parce qu'il est encore sous l'emprise de son hallucination. Il n'en reste pas moins que Philandre apprend enfin la vérité. Donc Corneille représente un discours faux qui révèle la vérité. Ce qui me paraît clair cependant, c'est que le monde de l'amour en est un de violences possibles, en plus de mensonges et d'erreurs de toutes sortes. Cela est trop bien organisé

pour que ce ne soit pas une partie importante de l'intuition que Corneille met en scène.

Dans la scène suivante, Éraste continue son délire. Mais plutôt que de chercher Tircis et Mélite, qu'il croit morts, il veut s'attaquer aux dieux et aux monstres des enfers. Toujours colérique, il s'imagine être un second Hercule qui bouleverse les enfers. Cette scène, entre autres, me fait conclure que le vrai personnage central de cette pièce est Éraste plutôt que l'éponyme Mélite. Et ce qui se passe dans l'acte suivant ne fait rien pour diminuer cette conclusion. (J'ajoute que la théologie de cette pièce n'a rien à voir avec le christianisme.)

Dans la dernière scène de l'acte quatre, Lisis prétend qu'il est menteur pour la première fois, et qu'il a menti pour faire le bien. En admettant qu'il dise vrai (mais comment le savoir et comment le croire sans plus quand on voit les humains agir comme il le font depuis le début dans ce récit ?), il n'en reste pas moins que Cloris avoue qu'elle ne l'a pas cru et qu'elle a plus ou moins menti en paraissant troubler par son récit. Mais encore une fois, comment la croire ? À la toute fin, Cloris et Lisis retrouvent vite le ton du rire. On comprend qu'ils veuillent badiner, mais ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent ne suggèrent qu'ils sont des gens sensibles.

Dans la première scène de l'acte cinq, Cliton explique à la nourrice qu'Éraste regrette tout à fait d'avoir imaginé et mis en marche son mensonge et sa ruse. Mais il ne dit pas qu'il est redevenu sensé : selon lui, il regrette, mais il n'est pas dans son bon sens. Que vaut un regret semblable, du moins sur le plan moral ? En tout cas, dans cette scène, les deux personnages inférieurs se parlent ; je note qu'il n'y a pas d'extravagance verbale dans cette scène. Je crois que cela est bien important, même si c'est présenté discrètement.

Dans la scène suivante, l'hallucination d'Éraste continue et permet à Corneille d'écrire des vers épiques ridicules. On a droit à l'avance à ce que Corneille répétera dans le *Menteur*, entre autres, soit des parodies du ton tragique. Éraste s'imagine que la nourrice est Mélite et se prépare à se suicider à ses pieds. Peu à peu, et par une gradation fine, Éraste retrouve ses esprits. Il me semble beau de voir la nourrice (femme toute simple, qui signale des choses toutes simples, et qui semble se soucier des autres, de ses supérieurs) ramène Éraste au bon sens.

Dans la scène suivante, Philandre demande pardon à une Cloris inexorable. Il rappelle le passé, mais elle, sans doute une réaliste bien ancrée dans le réel, refuse de croire ses rappels et ses promesses : pour elle, ce ne sont que des mots, encore et toujours, et son cas est jugé pour de bon. Elle signale qu'elle n'est pas assez belle pour qu'elle puisse espérer être aimée par lui. Elle prétend qu'elle n'est pas amoureuse d'un autre, mais j'ai de la peine à la croire. En tout cas, aux propos violents de Philandre, elle répond par le rire et par la promesse du rire et par une humilité qui me semble une feinte.

Je note qu'à un moment donné, quand il comprend que toutes ses demandes de pardon sont rejetées, Philandre bascule du vouvoiement au tutoiement : or à ce moment, il menace non seulement Cloris, mais encore Tircis et Mélite. Certes, il est bien peu aimable à la fin, mais je répète qu'il me semble bien maltraité par les gagnants du récit.

Dans la scène suivante, le discours amoureux que Tircis adresse à Mélite est audacieux et certes pressant : il veut passer à l'acte le plus tôt possible. « Adorables regards, fidèles interprètes / Par qui nous expliquions nos

passions secrètes. / Je ne puis plus chérir votre faible entretien : / Plus heureux, je soupire après un plus grand bien. / Vous étiez bons jadis, quand nos flammes naissantes / Prisaient, faute de mieux, vos douceurs impuissantes ; / Mais au point où je suis, ce ne sont que rêveurs / Qui vous peuvent tenir pour exquises faveurs : / Il faut un aliment plus solide à nos flammes, / Par où nous unissions nos bouches et nos âmes. » Je prétends que le mot *âmes* est un mensonge et que la jeune femme comprend bien. (Il va presque sans dire que tout cela disparaît dans les éditions subséquentes de la pièce.) Il va de soi que Tircis passe du vouvoiement au tutoiement lors de ces déclarations si intimes entre amoureux. Méliste lui signale qu'il aurait dû venir auprès d'elle apprendre si les accusations portées contre elle étaient vraies. Mais elle lui pardonne. Cela est beau, mais le spectateur se demande si elle n'a pas raison de lui en vouloir, ou ce qui revient au même si la résolution cornélienne (dans le sens de ridicule) du récit n'est pas un nouveau mensonge. En somme, je vois encore l'ombre de Philandre.

Dans la scène suivante, le badinage entre les trois jeunes indique que Cloris est assez sereine. Mais il est clair qu'elle n'a aucun réflexe chrétien : elle refuse de pardonner à Philandre. « Pour la première fois, il me dupe qui veut ; / Mais pour une seconde, il m'attrape qui peut. » et « Qu'il cherche femme ailleurs, tandis que de ma part / J'attendrai du destin quelque meilleur hasard. » Un « meilleur hasard » est quand même un hasard et non la providence, qu'elle soit chrétienne ou plutôt polythéiste.

Dans la dernière scène de la pièce, alors qu'Éraste vient demander pardon, Corneille propose une résolution comique à force d'être rapide et invraisemblable. (Et je rappelle que le mal que Éraste a fait est bien plus grand

que celui qu'a fait Philandre.) Mais en plus, Corneille emploie des termes qu'il utilisera de nouveau dans la tragédie qui a fait sa célébrité. (Il me semble impossible de croire qu'il l'a fait en ayant oublié sa première pièce.) Donc non seulement il se moque de la tragédie dans des comédies qui suivent celle-ci, comme on le verra, mais il recyclera des phrases de comédie, de celle-ci et d'autres, dans des tragédies. Quel type ! Mais alors il est possible qu'il se moque aussi (mais d'avance faudrait-il dire) de la scène où Rodrigue s'offre en victime à Chimène et pour le dire enfin de tout le genre tragique. En tout cas, il y a chez lui une sorte de liberté créative qui m'éblouit.

Encore une fois, la nourrice semble comprendre les choses et les cœurs mieux que les jeunes *idéalistes* qu'elle gère. Elle rappelle ses expériences passées, et quand elle se rend compte qu'on ne l'écoute pas, elle menace (comiquement ?) de leur faire un tour.